

GRAINS DE SAGESSE

BULLETIN D'INFORMATION DE L'ASSOCIATION DES PROFESSEURS
RETRAITÉS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Université 
de Montréal

Mai 2016, numéro 32

Les anciens sous leur baobab ont renoncé à faire la guerre, à participer aux grandes chasses ou à danser des nuits complètes au son des tambours. Ils se souviennent, racontent, donnent leur avis et distribuent leur sagesse par petits grains. Il nous semble que cela nous convient bien.

PRÉSENTATION DE CE NUMÉRO DES GRAINS DE SAGESSE

Le présent numéro de Grains de sagesse réunit les textes de trois retraités qui, à des postes différents, ont contribué à l'administration, à l'enseignement et à la recherche à l'Université de Montréal.

Michel Lespérance a passé toute sa carrière au service de l'Université de Montréal. Entré au Secrétariat général de l'Université en 1970 en tant qu'adjoint au Secrétaire général, il devint Secrétaire général adjoint, puis, en 1983, Secrétaire général. Il le demeura jusqu'à sa retraite en 2005, avec la distinction de secrétaire général émérite. La durée de son mandat (22 ans) ne le cède qu'à celui d'Édouard Montpetit qui l'a occupé pendant 30 ans.



Claude Martin, professeur honoraire du Département de communication, est un spécialiste de l'économie des industries culturelles. Il a consacré, au cours de sa carrière universi-

taire, de nombreuses publications au domaine de l'édition en général et au phénomène des best-sellers en particulier. Il nous laisse entrevoir les particularités de ce type d'édition que constituent les succès de librairie.

Jean LeTourneur, professeur retraité du Département de physique, a fait coexister, au cours de sa vie, deux passions. Il nous fait part avec humour de ces deux facettes de sa vie : musicien de haut niveau et spécialiste de la physique mathématique.

Jacques Boucher et Jean-Robert Derome ferment ce numéro avec les comptes-rendus des livres de Georges Michaud, de Fabienne Fortin-Johanne Gagnon et de Benoît Lacroix.

Marcel Lajeunesse

QUELQUES SOUVENIRS ; MES PREMIÈRES ANNÉES AU SECRÉTARIAT GÉNÉRAL

Marcel Lajeunesse, responsable des Grains de sagesse, m'a demandé de rappeler quelques événements qui ont marqué ma carrière de 35 ans dans cette institution que nous avons tous fidèlement servie et à laquelle nous restons profondément attachés. Nos vies et nos carrières sont inséparables de l'Université de Montréal et se confondent avec l'histoire de celle-ci.

Un des premiers souvenirs qui me revient en mémoire est celui de mes premiers contacts avec des membres du Comité du développement académique, comité qui avait proposé au début des années 1970, une réforme majeure des structures de l'Université, notamment la création de la FAS et de la FES. C'était en juillet 1970, j'avais 26 ans et je débutais mes fonctions d'adjoint au secrétaire général de l'époque, M. Jacques Girard. L'un des tout premiers dossiers auxquels j'ai été associé est celui de l'avenir du département de géographie. Au cours du mois d'août, nous avons visité d'autres institutions pour colliger les informations utiles à nos travaux. Toutefois, si je rappelle ces faits, ce n'est tant en raison de la teneur de ce dossier, mais en raison de la qualité de l'accueil que m'ont réservé trois membres de ce comité : Mme Thérèse Gouin-Décarie, M. Jean-Paul Lussier et le regretté Jacques Falmagne. Malgré mon jeune âge et mon manque

d'expérience (j'avais tout à apprendre), ils m'ont accepté d'emblée parmi eux. Ce fut le début d'une longue collaboration tant au sein de ce comité qu'à l'Assemblée universitaire, à la Commission des études, au Conseil de l'Université et à l'APRUM. Ils ont fait en sorte de semer en moi cette passion de l'Université et ce respect profond, voire cette amitié, que j'ai toujours éprouvé à l'endroit de ceux et celles qui y œuvrent.



Par la suite, j'ai été témoin des débats et travaux en marge de la création et de la mise en place de la Faculté des arts et des sciences, de la Faculté des études supérieures et de la Faculté de l'éducation permanente. Je me rappelle les interventions éclairées du professeur Roland Rivest qui à titre de président de la Sous-commission des cycles supérieures, avait présidé

le Comité chargé de préciser les structures et pouvoirs de la future FES, ainsi que le rôle majeur joué par le professeur Gaétan Daoust dans la transformation en faculté du Service de l'éducation permanente qu'il dirigeait alors.

Une autre personne à laquelle je dois beaucoup est Mme Juliette Barcelo. Première femme à être nommée secrétaire générale en 1974, elle exerça cette fonction jusqu'en 1980. Antérieurement, elle avait fondé et dirigé le Service du personnel enseignant. À ce titre, elle participait aux

travaux du Comité du statut du corps professoral, pépinière de plusieurs carrières de gestionnaires de la chose académique. Je pense à Maurice St-Jacques, au regretté Michel Trahan et à Pierre P. Côté qui ont apporté une contribution insigne à la gestion académique de l'Université. J'ai appris à leur côté toutes les facettes du monde de l'enseignement universitaire et surtout à relever les défis propres à toute carrière au sein d'une institution comme la nôtre. Ainsi en est-il de celui que me présenta Mme Barcelo. Un beau matin, elle me convoque à son bureau et m'explique qu'elle souhaiterait que je donne suite à une des recommandations de la Commission Deschênes, soit de proposer un code de procédure mieux adapté aux structures universitaires. J'étais bien loin de me douter que cela donnerait lieu à ce qui est maintenant connu sous le vocable de « Code Lespérance ».

Je ne saurais évoquer des souvenirs sur l'Université sans rendre témoignage à celui que je considère comme mon mentor. Peu de gens savent que mon premier contact avec lui fut à titre d'étudiant à la Faculté de droit. Un des cours, Droit civil, qu'il donnait avait lieu le vendredi en fin d'après-midi. C'était à l'hiver 1964. Contrairement à ce que peut laisser croire cet horaire tardif, ce cours était des plus fréquentés. Les qualités de Paul Lacoste comme professeur étaient telles que ses cours étaient suivis par un nombre important d'étudiants qui appréciaient non seulement sa connaissance intime de la matière enseignée, mais également la clarté de ses exposés. Il savait capter son auditoire.

Ce sont ces mêmes qualités que j'ai retrouvées lorsqu'à titre de vice-rec-

teur exécutif ou de recteur, il prenait la parole dans diverses instances de l'Université. Je me souviens tout particulièrement d'une réunion de l'Assemblée universitaire. Lors de la préparation de celle-ci en Comité de régie, comité qui regroupait le recteur et son équipe, Paul Lacoste m'avait demandé de lui expliquer les tenants et aboutissants d'un dossier dont j'avais la responsabilité. Il avait été informé qu'une question serait posée sur celui-ci. Jeune secrétaire général, je m'étais donc alors évertué à lui donner l'information la plus complète et la plus pertinente possible. Nous avons convenu qu'il prendrait la parole en premier et que je complèterais par la suite. La question fut donc posée et j'ai alors été témoin de l'immense talent que possédait le recteur Lacoste pour situer une problématique particulière dans un ensemble plus large et qui en fait comprendre la portée globale. Et moi qui étais le porteur de ce dossier, j'apprenais beaucoup au fur et à mesure de son intervention. À la fin de celle-ci, il s'est tourné vers moi et m'a cédé la parole. J'ai alors dit avec un sentiment d'admiration évident qu'après un tel exposé, il n'y avait plus rien à ajouter.

Il y aurait tant d'autres souvenirs à partager, les vôtres et les miens. Mais ce ne sont que des souvenirs. Ce qui reste de toutes ces années, ce sont les liens tissés avec les êtres qui nous ont accompagnés au fil des ans. Ces liens-là, ils demeurent vivants en nous.

Michel Lespérance
Secrétaire général émérite

LES BEST-SELLERS, LE PHÉNOMÈNE D'ÉDITION ET L'IMPACT DE LA RECHERCHE

Les best-sellers, ou succès de librairie, caractérisent bien notre époque dans le monde de l'édition, mais il y en avait déjà au début de l'imprimerie. Au XIXe siècle, l'amélioration des méthodes d'impression (typographie dense, collections) et la connaissance des économies d'échelle pousse les éditeurs à concevoir des livres susceptibles de se vendre en grande quantité. Ainsi, en 1829, *La Physiologie du mariage* d'Honoré de Balzac pourrait avoir vendu 50 000 exemplaires. En 1891, la revue *The Bookman* de Londres commence à publier ses listes « Sales of Books During the Month ». Déjà, le terme « best sellers » (en anglais) est appliqué aux livres.



Au Québec, les premières listes de best-sellers paraissent dans *Le Petit Journal* à partir de 1954. Mais des succès de librairies existaient avant, tel *Un homme et son péché* (1933) de Claude-Henri Grignon. À la fin des années 1950, les Éditions de l'Homme offrent des livres populaires à un dollar, dont plusieurs devien-

nent des best-sellers, comme *Les insolences du frère Untel* (1960) de Jean-Paul Desbiens. À partir des années 1970, le phénomène prend de l'ampleur. Le marché québécois se divise alors en trois parts à peu près équivalentes. Des best-sellers de France écrits en français (*Papillon*, Henri Charrière) des best-sellers états-uniens traduits et vendus ici par des éditeurs français (*Le Parrain*, Mario Puzo) et des best-sellers québécois (*La grosse femme d'à côté est enceinte*, Michel Tremblay).

Évoquer le « succès », c'est parler d'argent et de produits « populaires », ceux qui peuvent être appréciés par une population moins éduquée dans les subtilités de l'Art. Mais le lectorat des best-sellers ne se limite pas aux classes « populaires ». Des sondages scientifiques nous montrent que toutes les classes de la société lisent des best-sellers, même qu'il s'agit souvent de gros livres qui demandent une bonne capacité de lecture et qui peuvent coûter assez cher à l'achat. Comme les femmes lisent en général

plus de livres que les hommes, elles sont aussi majoritaires dans le lectorat des best-sellers. Que cherche-t-on dans les best-sellers ? Dans les récits (romans et biographies), on y trouve des héros exemplaires surtout par leur capacité à survivre à de longs combats contre l'adversité (qui doit durer des centaines de pages). Cette endurance renseigne le lectorat sur les qualités requises pour... sa propre gouverne, surtout psychologique, dans la vie, en plus d'offrir de belles occasions de voyager dans le temps ou l'espace. Comme le lecteur est plus souvent une lectrice, on ne sera pas surpris de retrouver souvent des héroïnes présentées par des auteures (*L'espace d'une vie [A Women of Substance]*, Barbara Taylor Bradford, 1979).

Derrière le miroir

Regardons la démarche de recherche qui a mené à nos travaux sur le phénomène du best-seller et à quelques modestes conséquences.

Mentionnons d'abord Robert Escarpit (*Sociologie de la littérature*, 1958) et Pierre Bourdieu (« Le marché des biens symboliques », *L'année sociologique*, 1972) qui ont désacralisé la littérature et le chef-d'œuvre littéraire en les considérant comme des faits sociaux. À Québec, une équipe formée de deux chercheurs en lit-

térature (D. Saint-Jacques et Vincent Nadeau) et d'un sociologue des médias (Jacques Lemieux) commence à analyser la littérature qui se lit dans la population, les best-sellers, plutôt que celle qui est reconnue par les académies, les revues savantes et les manuels. Comme économiste des médias, je m'y intègre en 1985. Nous utilisons des méthodes mixtes : analyses narratologiques et de lisibilité, entrevues avec des acteurs du livre, analyses statistiques, etc. Notre corpus de best-sellers nous est fourni par les listes publiées par les journaux.

Nos analyses constituent alors un nouveau regard sur l'industrie de l'édition au Québec. Elles instaurent par ailleurs la légitimité des produits culturels à succès comme objets d'études universitaires (cours, mémoires et thèses, articles, livres, et même, entrées dans les dictionnaires d'auteurs). Notre démarche démontre aussi l'utilité des données sur les produits culturels à succès dans les statistiques officielles sur la culture (publication de listes validées, calcul de parts de marché, conceptualisation des statistiques de la culture). C'est la direction prise par l'Observatoire de la culture et des communications du Québec.

Claude Martin

DE LA MUSIQUE À LA PHYSIQUE

Musique et physique : je peux difficilement imaginer deux activités plus compatibles ! Mais les deux exigent beaucoup de temps et je dus en laisser tomber une. Quel fut donc mon itinéraire ?

Vers l'âge de quatre ans, le pouvoir déraisonnable de la musique me fut brutalement révélé. Un soir, dans mon lit, j'entendis, venant de la pièce voisine, des sons littéralement inouïs. Pourquoi cette source d'un plaisir violent me donnait-elle encore envie de pleurer, de crier ? Sorti du lit, je découvris que mon père improvisait sur le violon de ma mère. L'unique fois où je l'entendis suffit pour m'inoculer le virus de la musique. Il semblait si facile d'en faire, de s'asseoir au piano et de jouer ! Je ne pourrai réaliser ce rêve que quelques années plus tard. Vite proclamé enfant prodige, j'étais néanmoins malheureux : conscient d'assez mal jouer, j'ignorais comment faire mieux. Finalement, avec de bons professeurs et quelques années de travail, je pus raisonnablement espérer devenir pianiste de concert.

Mon intérêt pour la physique se développa plus lentement. Pourtant, du plus loin que je me souviens, deux dispositifs m'intriguèrent au plus haut point : le moteur électrique et la radio. Comment pouvait-on opérer de tels miracles simplement en branchant un fil dans un mur ? Mystère ! Je cherchai en vain une réponse dans le manuel de physique de ma mère, livre merveilleux où une bobine de Ruhmkorff dessinée à la plume évoquait tellement plus que la simple photographie d'un transformateur ! L'apparition des armes nucléaires fouetta ma curiosité pour la science qui permettait des déchaînements de puissance aussi démentiels. Où apprendre ce qu'étaient atomes et noyaux ? À l'époque il n'existait presque aucun livre de vulgarisation.

Avec quelle impatience j'entrai en classe de Philo II : on m'initierait enfin à la physique ! Quelle

déception ! Le manuel utilisé s'avéra si rebutant que j'en perdis tout intérêt pour cette science et me retrouvai à la Faculté de droit. Les quatre heures de cours quotidiennes m'y laisseraient au moins du temps pour le piano ! Après quelques mois, plutôt mécontent d'un premier récital à Radio-Canada, je me retrouvai dans un état de crise. J'avais abandonné les sciences pour consacrer plus de temps au piano, et ne pouvais même pas jouer raisonnablement bien. Quelle médiocrité ! Je m'inscrivis illico à la Faculté des sciences, juste avant les examens de Noël ! Mais quelle discipline choisir ? Claude Frémont, excellent professeur de physique, dérivait sous nos yeux la loi macroscopique des gaz parfaits à partir d'une description microscopique de particules en mouvement. Ce pont si facilement jeté entre le visible et l'invisible m'émerveilla. Je serais physicien ! Dans mon enthousiasme, je m'empressai d'obtenir un deuxième récital à Radio-Canada !



Une bourse Rhodes me permit d'aller faire un doctorat en physique théorique à Oxford. J'en profitai pour prendre des cours de piano à Londres. Trois années d'une incroyable richesse ! Mais, de toute évidence, je ne pourrais pas mener les deux carrières de front indéfiniment, je devrais bientôt choisir. Selon Karl Stern, qui avait connu une situation semblable, une seule chose était certaine quand on se retrouvait devant pareil dilemme : on serait certain plus tard d'avoir fait le mauvais choix !

Même après avoir abandonné la musique, j'ai continué de me demander pourquoi elle me semblait si compatible avec la physique. Entre autres, sans aucun doute, parce que toutes deux permettent d'extraordinaires expériences esthétiques. La beauté de la physique, je ne la décou-

pris pleinement qu'à partir du moment où je l'enseignai : j'avais enfin le loisir d'aller au fond des choses ! Un historien des sciences a attribué au christianisme le fait que la physique moderne était née en Occident au 17^e siècle. Dieu avait parlé aux hommes, sa pensée leur était donc accessible et les occidentaux pouvaient espérer découvrir dans les lois de l'univers l'expression de la pensée

divine. Hypothèse discutable, peut-être. Elle met pourtant bien en évidence le fait que le physicien a l'impression d'entrer en contact avec une réalité qui le dépasse. Mais quelle réalité ? Et la musique ? Que donne-t-elle l'impression de contempler au-delà d'elle-même ? Peut-être les sciences cognitives jetteront-elles quelque lumière là-dessus un jour ...

Jean LeTourneux

LES COLLÈGUES PUBLIENT

BENOÎT LACROIX, *Que viennent les étoiles. Regards et attentes, Conversations avec Simone Saumur-Lambert et Pierrot Lambert. Fides 2012*

J'avais à peine lu trois pages de ce livre de sagesse de Benoît Lacroix que je me suis dit qu'il fallait que mes collègues de l'APRUM lisent ce merveilleux bouquin. J'insiste. Il faut que vous le lisiez.

Non, ce n'est pas le livre d'un moine sympathique, replié sur un univers en voie de disparition, de moins en moins pertinent, comme les sermons qu'on nous sert lors des funérailles d'un de nos amis.

Le livre de Benoît Lacroix date de 2012; il est d'abord un poème d'amour, à la vie, à sa vie, à la brunante, à la beauté, à un ciel d'étoiles, à ses parents, à ce que sera demain, et l'autre demain, et l'autre demain... Pour le père Lacroix (notre père qui êtes aux cieux...), la brunante est le moment le plus précieux de la journée. L'auteur s'en ouvre le cœur dès la première page... « *C'est tellement beau la brunante... La brunante, c'est le jour en train de faire la paix avec la nuit... La brunante a toujours été pour moi un temps d'espérance* ». « *La vieillesse comme richesse de vie. Vie montante, le bel âge! L'âge de la mémoire sélective. L'âge des axiomes (les belles rides font les plus beaux sourires), des proverbes, des maximes, des mots de sagesse...* ». *Mais quand même...*, « *l'âge avance peut-être aussi le « carrefour des solitudes » (Ronsard)* ».

Peut-on se demander si, même entouré d'amour et de silence, on a le droit d'être en paix quand il y a tant de jeunes et de moins jeunes sans travail, sans culture, enfants de parents séparés ou indi-

gnés. Tant d'africains affamés. Tant de jeunes victimes des prédateurs sexuels (p.12).

Et quand on est un « frère prêcheur », quand on a la foi, est-on pour autant en paix avec le monde, avec soi ? « *Plus j'affirme ma foi, plus je vois les limites de mes mots... J'ai besoin des juifs, des musulmans comme j'ai besoin des athées pour purifier ma foi et contrôler positivement mes doutes* ». Et quelques lignes plus loin... « *Je veux tout savoir, je veux tout posséder, je veux tout aimer. Mais je sais bien que je ne réussirai jamais. Il me faut m'accrocher à ce qui est réel aujourd'hui. Ça s'appelle poétiquement s'attacher à une étoile* ». Un beau programme de vie quand on a presque cent ans !

Non, je ne peux pas, je ne veux pas vous résumer ce merveilleux livre de Benoît Lacroix. Je veux simplement vous donner le goût de le lire. Même si l'auteur nous dit qu'il a d'immenses limites. « *Récapitulateur d'idées, je ne deviendrai jamais un maître à penser* ». Récapitulateur de beauté, d'amour de la vie, d'étonnement, de sourires et de sagesse...; c'est suffisant, n'est-ce pas ?

Laissez-moi en continuer la lecture, tout doucement, tout sereinement, en espérant que nous serons plusieurs à diffuser à chaque brunante des grandes vibrations qui se rejoindraient dans un ciel d'étoiles et qui finiraient par nettoyer ces orages qui s'accumulent et ne nous annoncent rien de très joli.



Jacques Boucher

Suite en page 8 →

Suite de la page 7 (*Les collègues publient*)

MARIE-FABIENNE FORTIN, JOHANNE GAGNON,
Fondements et étapes du processus de recherche. Méthodes quantitatives et qualitatives, 3e édition, Chenelière Éducation, 518 pages.

À première vue, voici un outil de travail qui s'adresse surtout aux étudiants et étudiantes, à celles et ceux qui s'initient aux méthodes quantitatives et qualitatives dans le déroulement de leurs recherches. Ce qui ne m'empêche pas de dire que même les experts auraient probablement grand intérêt à consulter et à découvrir cet ouvrage de notre collègue de la Faculté des sciences infirmières.

Le livre de Marie-Fabienne Fortin, est considérable et impressionnant. Il s'accompagne d'exercices de révision et de livres de références, de tableaux analytiques, de renvois à la conception et à la rédaction d'outils pédagogiques en ligne. Chacune des étapes du travail de recherche est décortiquée pour guider le chercheur

dans son cheminement. Les auteures utilisent des exemples concrets de recherches déjà réalisées pour illustrer les étapes à franchir, les difficultés rencontrées, les façons de les surmonter et d'arriver à un résultat acceptable. Les étapes sont complexes; je vous en donne quelques exemples. Les auteures expliquent en détail, aux pages 230 et suivantes, les méthodes de devis factoriel à deux facteurs, puis les devis en blocs aléatoires, puis le devis croisé ou contrebalancé et l'essai clinique randomisé (dont nous avons déjà parlé dans l'analyse du livre de Othmar Keel). Rien de simple pour un historien du droit..., vous vous en doutez, mais la consultation du livre me laisse rempli d'admiration pour le travail colossal que cela représente et pour l'usage que les apprentis chercheurs peuvent en faire.

Le public visé ici n'est pas celui du livre du père Benoît Lacroix, inutile de le dire... Mais ce livre illustre la diversité et la profondeur de la carrière de chercheur universitaire.

Jacques Boucher

ATOMIC DIFFUSION IN STARS

Georges Michaud, Georges Alecian, Jacques Richer
Springer, Astronomy and Astrophysics Library
ISBN: 978-3-319-19853-8

Il faut bien dire que ce livre pourra donner du fil à retordre à nos collègues littéraires. Personnellement, j'ai connu notre collègue Georges Michaud à l'été de 1965 alors que nous faisons tous deux un stage de recherche au laboratoire atomique de Chalk River. Quelques années plus tard, à mon cours de mécanique quantique, j'ai eu le plaisir de connaître un étudiant très brillant et qui posait les bonnes questions. Cet étudiant portait le nom du troisième auteur de ce livre.

Nous avons ici une œuvre importante qui a nécessité un travail considérable. On y fait la synthèse des connaissances dans le domaine de la diffusion atomique dans les étoiles. En un mot, il s'agit d'une somme.

Les auteurs traitent du sujet pour tous les types d'étoiles. Ils concluent que leurs modèles sont d'une importance considérable pour certaines étoiles, et toujours au moins non négligeables pour les autres. Il faut savoir que, pour les étoiles, la diffusion atomique tout en étant un facteur important, entre tout de même en compétition avec d'autres processus physiques. Les auteurs comparent les données d'observation avec les résultats des modèles, en particulier les observations d'abondance des éléments à la surface des étoiles.

Inutile de dire que les calculs derrière ces modèles de diffusion atomique sont fort complexes. Ce travail porte sur des recherches faites de 1970 à nos jours. On y trouve plusieurs centaines de références de haut niveau dont plusieurs dizaines par les auteurs de ce livre.



Jean-Robert Derome

INFORMATION

Courrier électronique: aprum@assoc.umontreal.ca; téléphone: (514) 343-7635

Rédaction: Marcel Lajeunesse

Président de l'APRUM: Gilles Rondeau

Site Web de l'APRUM: <http://www.APRUM.UMontreal.CA>

Courrier: APRUM, Université de Montréal, C.P. 6128, succ. Centre-ville, Montréal, H3C 3J7

Infographie: Jean-Luc Verville

Note: les textes n'engagent que la responsabilité des auteurs

Dépôt légal à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec - Mai 2016